

Noury-Wallstein

# Le Dict de Gabriel

*Sur les traces du Prophète*





Noury-Wallstein

# Le dict de Gabriel

*Sur les traces du Prophète*

Récit

Éditions EDILIVRE APARIS  
93200 Saint-Denis – 2011

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualite@edilivre.com](mailto:actualite@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-5913-8

Dépôt légal : juillet 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

## Sommaire

### **Première Partie**

<b>– Une surprise toute britannique .....</b>	<b>11</b>
Chapitre 1 : Une visite dans le KENT – 1975 .....	13
Chapitre 2 : Retour dans le Kent – 1980 .....	19
Chapitre 3 : Lectures parisiennes – 1980 .....	27

### **Deuxième Partie**

<b>– Le mémoire de Sir Patrick .....</b>	<b>33</b>
Chapitre 1 : Les tribulations d'un jeune diplomate au Caire – 1926 .....	35
Chapitre 2 : Le diplomate amoureux .....	39
Chapitre 3 : Les confidences .....	43
Chapitre 4 : Les confidences (suite) .....	51
Chapitre 5 : Le message .....	57
Chapitre 6 : Les manuscrits .....	63
Chapitre 7 : La transmission .....	71
Chapitre 8 : Traduire sans trahir .....	77
Chapitre 9 : La vie continue .....	81

Chapitre 10 :	
Les manuscrits changent de main .....	85
Chapitre 11 : Une mort inutile .....	87
Chapitre 12 : Suspect ! .....	91
Chapitre 13 : La sortie d’Egypte .....	99
<b>Troisième Partie</b> .....	<b>103</b>
Chapitre 1 :	
Une mort si banale .....	105
Chapitre 2 :	
Quel personnage était donc mon père ? .....	107
Chapitre 3 :	
L’Histoire ressurgit .....	115
Chapitre 4 : Les trouvailles .....	119
<b>Quatrième Partie</b>	
– <b>Les manuscrits de Damas</b> .....	<b>125</b>
<b>Cinquième Partie</b>	
– <b>Le premier manuscrit de Damas</b> .....	<b>139</b>
<b>Sixième Partie</b>	
– <b>Le second manuscrit de Damas</b> .....	<b>161</b>
<b>Septième Partie</b>	
– <b>Le manuscrit caché</b> .....	<b>183</b>
POSTFACE – Le cri d’une mère .....	211

*La sécheresse a sévi cette année au pays des deux fleuves. Mais pour quels péchés, Seigneur ai-je été puni ? Gabriel le Grec devait-il, comme Job, voir balayer son bonheur malgré sa piété ? Avoir accepté d'être le médecin et traducteur d'un gouverneur d'une autre foi m'a-t-il été retenu comme faute ? Ai-je vu avec trop de complaisance s'amasser mes richesses pourtant honnêtement acquises dans la ville de Coufa ? Seigneur, tu as montré l'inutilité des biens de ce monde quand les voies du destin, celles que tu permets, sifflent comme un fouet aux oreilles des vivants. Pourquoi as-tu enlevé des innocents à mon affection ? Ma femme et mes enfants séjournaient dans le village lointain où la mère de mon épouse s'éteignait lentement. Des nouvelles nous sont parvenues à Coufa que la chaleur avait provoqué de gros orages et des pluies diluviennes dans cette région, et que nombre d'habitants avaient été pris par surprise par les éléments déchainés. Mon maître m'a libéré dès que j'eus achevé les écritures et traductions les plus urgentes. Quand j'arrivai au village sur un cheval fourbu, ce fut pour apprendre que la mort avait frappé. Un tiers de ce village chrétien avait péri, parmi lequel tous les miens. Le toit de la modeste maison s'était effondré sur eux,*

*alors qu'ils veillaient ma belle-mère déjà décédée. Dans les villages convertis à la nouvelle foi du Prophète, les dégâts et les décès étaient bien moindres. J'ai dû contenir mon cœur pour ne pas te maudire, oh Très-Haut.*

*De nombreuses familles survivantes ont rejoint la nouvelle foi, voyant dans ce malheur un signe du ciel. Moi, je n'ai même pas eu cette possibilité de réconfort. Car je ne peux voir dans la nouvelle religion qu'une autre facette de la nôtre. Mon cœur est lourd, car j'en détiens la preuve. Et une question me taraude. Le Seigneur a-t-il voulu me punir de mon manque de courage à faire connaître une facette cachée de la vie du Prophète de l'Islam, une facette qui pourrait ramener à la vraie foi des multitudes ? En tant qu'homme proche des gouvernants, et connaissant les débats qui agitent déjà les musulmans, je doute que rien ne puisse les amener à reconsidérer les origines et le sens de leur révélation. Mais je n'ai pas l'omniscience du Seigneur et ne connais Ses desseins.*

*Moi, Gabriel le Grec, je sais que le Prophète a douté de la compréhension de son message par les Arabes du grand Sud. Il n'a pas voulu renverser mais accomplir, oh tâche insensée, car seul le Christ a accompli ce que le Père a voulu. Et l'un de ses compagnons les plus proches, Ali son gendre et cousin, aurait pu peut-être éviter ce bouleversement. Car il savait. L'ancêtre de mon grand-père était son médecin. Il n'a pu le sauver du coup fatal que lui porta le kharidjite. Mais avant de passer à trépas, Ali lui indiqua où trouver dans sa cassette secrète le texte de confession et d'aveu, d'humilité de celui que ses*

*partisans ont considérés comme le transmetteur de la vraie foi musulmane.*

*Alors, pourquoi Seigneur veux-tu éprouver la foi de celui qui ne doute pas ? Tu es maître de l'univers, et tu laisse les croyants se diviser en diverses religions toujours sur le point de s'entredéchirer. Quel message m'envoies-tu, à moi qui ne suis pas prophète et ne me prends pas pour tel ?*

Le Dict de Gabriel, feuillet N° 1



## **Première Partie**

### **Une surprise toute britannique**

*Récit de Gabriel Noury-Wallstein*



## **Chapitre 1**

### **Une visite dans le KENT – 1975**

Il faisait beau et froid, en ce mois d'avril 1975. Nous avons pris à Calais la malle du matin pour Douvres, encore entourés de brume. Dominique et moi aimions beaucoup cette traversée. Cela commençait d'habitude par le trajet en train depuis la gare du Nord, aux toutes petites heures, consacré à une somnolence bienfaisante, ou à la lecture d'un guide de voyage ou d'un roman anglais. Cette fois-ci, nous avons pris notre voiture que nous engouffrâmes dans la cale béante après les contrôles de police. Sur les ponts supérieurs, des bars, des restaurants, des magasins hors taxes, un entremêlement de langues, d'odeurs de bière (les soulards commençaient tôt) et de croissants. De nos jours, cette traversée de la Manche appartient déjà aux voyages surannés que l'on retrouve dans les romans du XIX<sup>e</sup> siècle, au même titre que l'Orient Express ou le Transsibérien – en plus court, certes, et à la portée de toutes les bourses. Mais hier encore, avant l'existence du tunnel sous la Manche, se rendre au Royaume-Uni gardait le goût d'un vrai voyage dans une autre civilisation –

chez les British – avec cette transgression pacifique de leur rempart naturel, la mer.

Nous voici donc, vaillants voyageurs, armés d'une carte du sud de l'Angleterre, et d'une autre plus détaillée du Kent, lancés sur les routes étroites où conduire à gauche avec une voiture continentale requiert la participation active du compagnon de route. Dominique, ma première et seule épouse, retrouvait son rôle de navigateur averti. « Harry (mon second prénom est Henri, mais la famille de ma femme est anglophile !), gardez-vous à gauche ! Harry, gardez-vous à droite ! Arrêtez, reculez de 10 mètres que je puisse lire le panneau. Mais oui, Bumpfen on Severine, c'est à droite ! Attention, tenez votre gauche, misérable assassin, vous voulez notre mort ? Regardez ce malheureux paysan du Kent qui a failli verser son tracteur dans le fossé ! » En cette saison froide et où la terre dort sous un fin cheveu d'herbe, le paysan du Kent n'avait rien à faire sur un tracteur, crédeu ! Qu'allait-il faire loin de son âtre et de son verre de stout ?

Il faisait beau et froid, je roulais en Audi 80 continentale dans un pays colonisé par la conduite à gauche, nous eûmes quelques frayeurs mais Dominique refusa de prendre elle-même le volant. Il avait plu fortement les jours précédents, et des flaques d'eau malencontreuses manquaient de nous faire dérapier à chaque virage.

... « Sommes-nous en safari ou en rallye automobile ? Là, je crois que nous sommes perdus. Chance, un autochtone au bord de la route, espérons qu'il parle la langue nationale et non quelque dialecte local... Merci, gentleman, la seconde à droite après le

chêne foudroyé que l'on aperçoit sur sa gauche, bien bien ».

Il faisait toujours beau et froid, et une heure plus tard nous découvrièmes un chêne foudroyé, un village charmant, le manoir du village et une Tante Gaby adorable.

C'était notre première rencontre, enfin, en ce qui me concernait. Dominique aimait beaucoup sa tante Gaby, mais la voyait peu souvent en ces temps reculés des années soixante-dix où l'Angleterre commençait seulement à sortir de son splendide isolement.

Anne-Gabrièle O'Reilly, lointaine cousine de mon beau-père, était une de ces personnes rares que l'on ne peut qu'aimer. Aristocrate et simple, continentale et chaleureuse, dotée d'un français légèrement pointu, avec un soupçon d'accent britannique, elle nous entourait de sa sympathie. Nous la trouvions veuve et déjà âgée, mais elle pétillait d'intelligence et de bonhomie. Les ans avaient patiné sa beauté, ses yeux bleus et vifs démentaient les rides de la vieillesse. J'étais conquis, ce fut vite réciproque.

La toiture du manoir, qui avait connu de meilleurs temps, n'avait pas résisté aux dernières averses, et les chambres d'amis étaient sous eau. Tante Gaby nous hébergea dans une maison bourgeoise du village, mais nous reçû à sa table où les vins de Bordeaux (crus bourgeois de Médoc) qui m'accompagnent toujours furent du meilleur effet.

Dès le premier souper, nous copinâmes, Tante Gaby et moi. Ce méridional qui avait fait intrusion dans la famille séculaire dont elle avait, jeune fille, porté le nom, cela avait un goût d'excentricité qui ne lui déplaisait pas. Que ce sudiste méditerranéen au

passerport français douteux disposa d'une culture européenne certaine, ayant allègrement sauté les frontières et les continents dès sa jeunesse, voilà qui lui rappelait avec émotion certains traits de la personnalité de son défunt mari. C'était conquérir Gaby, encore amoureuse folle de ce mari perdu quinze ans auparavant.

### **Qui était Patrick O'Reilly ?**

Gaby était intarissable sur la vie de son mari, enfin, à sa façon, car elle pouvait sauter d'une période à l'autre avec tout le caprice d'une vieille dame. Patrick O'Reilly était bien un catholique irlandais comme l'indiquent son nom et son prénom, mais sa famille s'était établie en Angleterre bien avant l'indépendance de la République d'Érin. Britanniques et grands bourgeois, les O'Reilly s'étaient surtout distingués dans le domaine de la médecine, jusqu'à ce que le dernier rejeton portant leur nom ne s'entiche des langues orientales et des pays lointains. Il avait donc fréquenté brillamment la toute jeune School of Oriental and African Studies de l'Université de Londres, appris l'arabe et le persan et rejoint les rangs du Foreign Service. La première partie de sa carrière était mal connue, même de Tante Gaby. Il ne l'avait épousée qu'en milieu de carrière, durant la seconde guerre mondiale alors qu'il était ambassadeur de Sa Majesté Britannique dans un petit pays d'Europe et élevé à la distinction de Baronet (tante Gaby était donc Lady O'Reilly).

Les deux époux avaient été très proches. Après tout, Sir Patrick était un bon vivant, irlandais et catholique, et non pas un rigoriste protestant ! Ils

avaient voyagé ensemble dans certains des pays où Sir Patrick avait été en poste, notamment l'Égypte qu'il connaissait particulièrement bien. Il avait fait découvrir à Gaby les coins pittoresques du vieux Caire, la griserie des nuits de pleine lune, à cheval, au pied des pyramides de Gizeh. Mais ils n'avaient jamais retrouvé d'anciens amis à lui. Sir Patrick avait son jardin secret. Il n'avait pas caché à Gaby que pendant les périodes difficiles de l'avant-guerre et de la guerre elle-même, les hommes du Foreign Service avaient également travaillé pour les services de renseignement. Une part notable de ses activités et de ses contacts restait couverte par le voile du secret et de la sauvegarde des informants. Gaby avait appris à aimer un homme dont elle ne saurait jamais tout, qui pouvait épancher son cœur et tomber brusquement dans un mutisme nostalgique. Sa disparition soudaine – leurs deux enfants étaient encore en bas âge – avait progressivement fait de l'image de sir Patrick celle d'un personnage admiré, aimé et lointain, appartenant au monde d'hier et à celui des livres d'histoire.

Gaby avait parlé longuement. Sans doute, mon propre curriculum dont elle s'était enquis, mes origines méditerranéennes, mon cosmopolitisme, ces éléments avaient éveillé une résonance affective en elle. Elle m'offrit un exemplaire du seul opuscule publié par son défunt mari – le rôle de plaque tournante du Portugal pendant la guerre. « Oh, il aurait eu bien plus à dire sur les choses cachées du monde. Vous lui auriez plu, Gabriel. Vous auriez eu beaucoup de sujets d'intérêt commun. Enfin, ainsi va la vie ! ».

Peter, son fils aîné, nous rejoignit le lendemain pour un lunch campagnard dans la maison qui sentait encore la pluie de la veille. Le soleil élevait des voiles de brume depuis les prairies du Kent, les chênes centenaires et nus, les rangées de peupliers et de saules têtards que l'on apercevait depuis la salle à manger évoquaient les fantômes d'une Angleterre immuable. La conversation reprit les thèmes de la veille. Tiens, dit Peter, je découvre un cousin qui ressemble à Papa. C'est curieux, j'en suis heureux, mais je ne t'envie pas vraiment. Moi, je me suis enraciné dans l'Angleterre dont mon père n'était pas même originaire. Et je ne parle même pas couramment la langue de maman. Dans la City, nos correspondants étrangers parlent anglais, alors la pratique... Pourtant Peter lisait beaucoup en Français, adorait nos poètes, et allait publier, en anglais, un article étoffé sur Mallarmé (un professeur d'Anglais, certes). Chacun son jardin...

## **Chapitre 2**

### **Retour dans le Kent – 1980**

Des années plus tard, nous apprîmes le décès de Tante Gaby. Nous ne l'avions revue qu'une fois dans son appartement londonien, pour un « thé et sympathie » chaleureux. Avec elle se refermait l'une des portes vers un monde ancien, plein du charme d'un égocentrisme inconscient, un passé si proche qu'il ne figurait pas encore dans les livres d'Histoire des collégiens et en même temps déjà si différent de notre monde de communication et d'uniformisation.

Une lettre du cousin Peter arriva quelques semaines plus tard. Dans ses dernières volontés, tante Gaby avait souhaité que me soit donnée une valise pleine de documents ou d'archives datant des différents séjours de Sir Patrick au Caire. Sir Patrick lui aurait confié que cette valise ne contenait aucun secret des services de Sa Majesté, mais que son contenu ne pourrait être utile qu'à un spécialiste des questions arabes et musulmanes. Elle se trouvait encore dans le manoir du Kent. Peter proposait que nous nous retrouvions sur place « pour jeter lui-même

un coup d'œil sur ces paperasses ». S'ensuivirent quelques coups de téléphone, et un rendez-vous fut fixé sur place. En fait, j'arrivai seul au manoir, Dominique avait trop d'examens à faire passer à ses élèves, et Peter dut se décommander la veille. Une voisine me donna la clef, après m'avoir réconforté d'un solide lunch. Les indications de Peter étaient assez précises. Le grenier du manoir était encore plein de ce que les dernières générations d'O'Reilly avaient accumulé d'objets usés, de meubles inutiles, de souvenirs et d'archives. Je dus résister à la tentation de fouiner partout. Qui n'aurait envie de pénétrer par semi effraction dans la vie de personnages typés et inconnus, et Britanniques de surcroît ? Mais j'espérais faire l'aller-retour dans la journée, et je me concentrai sur l'essentiel. Repérer la vieille valise en bois aux coins de cuir, portant des étiquettes jaunies et barrées en travers après chaque voyage. Je finis par la retrouver sous deux autres très semblables, mais qui dataient de la génération précédente, pleines de vieux journaux entourant des vêtements désespérément mangés par les mites.

Une étiquette moins défraîchie portait en surcharge du nom de Mr P. O'Reilly les mots « Cairo Papers » à l'encre violette. J'éprouvais une certaine émotion au moment où je recevais ce legs d'un inconnu. Les fermetures étaient rouillées, mais elles jouèrent assez facilement. A mon étonnement, un examen rapide ne révélait que des liasses du « Journal du Caire » et de l'« Egyptian Gazette », parfois des articles découpés sur des mondanités sans importance ou d'insipides resucées égyptologiques que ces journaux locaux en langues européennes voulaient faire passer pour un feuilleton littéraire. Il y avait également quelques